



A. IGONI BARRETT

*Love is Power,
ou quelque chose
comme ça*

ℤ

« Brillant... et incroyablement stimulant. » *Publishers Weekly*

« Un recueil nerveux et captivant... Barrett décrit parfaitement, de sa voix particulière, l'énergie agitée de Lagos. » *Chicago Tribune*

« Une écriture nerveuse et moderne. » *Le Monde des Livres*

« Sans crainte d'écorner les tabous, le jeune nouvelliste [...] décrit, avec une précision cruelle, comment la police nigériane, qui tabasse comme on respire, rackette les automobilistes (sauf les riches) ou viole les prostituées, est composée de bons gros machos ordinaires, qui adorent leurs enfants et s'appuient, pour se supporter, sur l'amour de leurs gentilles épouses. » Catherine Simon, *Transfuge*

« Ces nouvelles, écrites dans une langue efficace souvent savoureuse, reflètent l'existence de l'amour : conjugal, filial ou fraternel, il permet d'éviter la désespérance d'un pays en pleine déliquescence, dans un climat d'impuissance et de fatalisme. » *Notes Bibliographiques*



Critiques Littérature

Sans oublier

Empathie pour Lagos

Bouillonnante mégapole de 16 millions d'habitants et important port africain, Lagos décidément n'en a pas fini d'inspirer les écrivains nigériens. De Sefi Atta à Chimamanda Ngozi Adichie, cette « ville-livre » s'est imposée comme l'un des plus passionnants projets urbains et littéraires *in progress*. Un projet auquel le jeune A. Igoni Barrett – né à Port Harcourt en 1979 – apporte ici sa stimulante contribution avec ce recueil de nouvelles unanimement loué par la critique anglo-saxonne. Dix ans après un premier recueil, *From Caves of Rotten Teeth* (« Des grottes de dents pourries », non traduit), Barrett confirme le talent qui l'avait fait remarquer et lui avait déjà valu à l'époque de remporter le concours de nouvelles du BBC World Service. Loin de la foule déchaînée mais toujours plein d'amour et d'empathie pour ses personnages, le jeune écrivain capture la solitude d'une mère coupable, le jeu troublant d'un adolescent qui attise sur Internet les frustrations sexuelles d'hommes solitaires ou encore la fidélité d'un fils parcourant dangereusement la nuit survoltée de Lagos à la recherche de la bouteille qui apaisera une mère alcoolique. Servie par une écriture nerveuse et moderne, cette peinture délicate de tragédies intimes évoque Raymond Carver aussi bien qu'Alice



Munro. ■
GLADYS MARIVAT
► **Love Is Power, ou quelque chose comme ça** (Love Is Power, or Something Like That) d'A. Igoni Barrett, traduit de l'anglais (Nigeria) par Sika Fakambi, Zulma, 352 p., 22 €.

13 au 19 novembre 2015



d. mordzinski / métallic - dr

ONDJAKI



A. IGONI BARRETT



couches sociales sont approchées. La corruption et la prostitution prospèrent, la perte des repères familiaux et de la solidarité se profile, les illusions pullulent et la violence s'accroche à chaque vie. Mais la vie est là, impétueuse, et le burlesque côtoie le drame sans vergogne. Avec ses styles narratifs variés, alertes et cocasses, magistralement traduits par Sika Fakambi, A. Igoni Barrett calque le rythme de son écriture sur celui de cette ville palpitante.

CITÉS MUTANTES

Chez Ondjaki, on bascule dans l'extrême inverse. Durant près de 400 pages, porté par la puissance de son style onirique et poétique, le lecteur se pose au cœur d'un vieil immeuble de Luanda, aux côtés de ses habitants, de ses habitudes et de sa temporalité flegmatique. On y croise un collectionneur de coquillages, un aveugle, un père de famille, tant miné par la misère et les privations qu'il finit par devenir transparent. A chaque étage, sa musique, ses bruits, ses odeurs, et ses corps à l'avenir aussi précaire que celui des murs. Au premier, une fuite d'eau permanente transforme le palier en piscine, la terrasse, elle, se mue en salle de cinéma et la connivence cimente la vie des voisins. Car l'immeuble comme la ville sont promis à un avenir incertain, gangrenés par l'avidité des prospecteurs de pétrole, découvert dans les sous-sols de Luanda, et par la corruption. Le jeune Ondjaki, bardé de prix à seulement 38 ans et traduit dans le monde entier, dresse un tableau pessimiste quant à la fortune de la capitale, prête à dévorer ses propres enfants pour se développer.

Ville mutante également dans la dernière pièce de Julien Mabilia Bissila, *Au nom du père et du fils* et de J.M. Weston. Deux frères reviennent sur les lieux d'une guerre dont le chaos a absorbé les repères urbains mais demeure le ressort de la mémoire. « La ville dans nos pays se recrée tous les jours », assure le jeune metteur en scène. Sa littérature aussi. ■

LIVRES - SCÈNE Macadam africain

Le Nigérien Igoni Barrett, l'Angolais Ondjaki et le Congolais Mabilia Bissila font de la ville le nerf de leurs récits. PAR FRÉDÉRIQUE BRIARD

Avec un taux d'urbanisation galopant, l'Afrique est de plus en plus citadine. Sa littérature aussi. Si cette mutation a donné des ailes ces dernières années au polar africain, elle inspire aujourd'hui très largement les écrivains du continent, tous genres confondus. Pour preuve, trois jeunes plumes, au faite de la rentrée littéraire et théâtrale, font de la ville le canevas de leurs narrations respectives. Le Nigérien A. Igoni Barrett nous embarque ainsi dans les quartiers du démesuré Lagos, l'Angolais Ondjaki au cœur de Luanda, transfigurée par l'exploitation pétrolière, et le Congolais Julien Mabilia Bissila dans les dédales d'une ville qui pourrait être Brazzaville ou toute autre cité transfigurée par la guerre. Trois écritures vives, audacieuses, taillées dans les trépidations urbaines. Bien loin des cartes postales. A 36 ans, A. Igoni Barrett fait partie de cette jeune génération remarquée d'écrivains nigériens. Avec *Love Is Power, ou quelque chose comme ça*, qui regroupe neuf nouvelles, il ausculte le cœur battant de Lagos. Réputée pour sa vitalité trépidante et ses embouteillages dantesques,

Les Transparents, d'Ondjaki, Métailié, 368 p., 21 €.

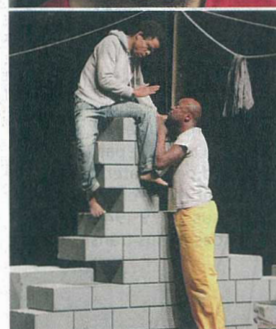
Love Is Power, ou quelque chose comme ça, d'A. Igoni Barrett, Zulma, 352 p., 22 €.

Au nom du père et du fils et de J.M. Weston, texte et mise en scène de Julien Mabilia Bissila, au Théâtre du Tarmac, Paris XX*. Du 17 novembre au 4 décembre.

la plus grosse mégapole africaine est aussi connue pour son accueil unique. Loin du traditionnel « Welcome to Lagos! », un laconique « This is Lagos » (« Lagos, c'est ça ») vous souhaite la bienvenue à la sortie de l'aéroport. Tout est dit, et c'est aussi la manière dont l'écrivain embrasse cette ville bouillonnante, telle qu'elle respire, avec sa complexité désarmante, son enchevêtrement d'énergies chaotiques. Du bus au cybercafé, en passant par les bidonvilles, de la vieille mamma à l'homme d'affaires en passant par le policier, toutes les



JULIEN MABIALA BISSILA



c. Laurentin - ppe



LE MONDE D'A. IGONI BARRETT EST DUR, IL Y FAUT DE L'ÉNERGIE. SON ÉCRITURE EN A À REVENDRE. PHOTO JULIEN COQUENTIN/VOZ'IMAGE

NOUVELLES

Quelque chose comme l'amour

À Lagos, désir et empathie habitent les nouvelles d'A. Igoni Barrett.

LOVE IS POWER, OU QUELQUE CHOSE COMME ÇA.
d'A. Igoni Barrett. Traduit de l'anglais par Sika Fakambi.
Éditions Zulma, 352 pages, 22 euros.

Le titre n'a pas besoin d'être traduit et ne l'est pas. Tout est dans ce qui suit : « *ou quelque chose comme ça* ». Toute littérature n'est-elle pas la poursuite d'un « quelque chose comme ça », qui excède, ou explicite le péremptoire « Love is Power » ? Le fait même que l'ouvrage du jeune Nigérien A. Igoni Barrett soit un recueil de nouvelles accentue l'impression que l'auteur, multipliant les récits et les personnages, tourne autour de LA question : que peut l'amour aujourd'hui à Lagos ?

Dans la nouvelle qui donne son titre au recueil, Ehgobamien Adrawus est un policier. Les privilèges de l'autorité dont il jouit ne sont que la pauvre contrepartie d'un train de vie à peine suffisant pour se loger, manger à sa faim, envoyer ses enfants à l'école, pas assez pour s'acheter des rangiers à sa taille. Le droit de tabasser impunément à peu près qui il veut, d'obtenir des prestations en nature par une prostituée comme son collègue Mfonobong ou des espèces sonnantes et trébuchantes pour s'abstenir de fouiller la voiture d'un truand, comme son supérieur Habila, fait partie du quotidien. « Eghe » n'en abuse pas, et

les coups qu'il a donnés, sans se retenir, à un chauffeur de bus gréviste lui restent sur l'estomac. La puissance de l'amour se manifeste-t-elle dans cette retenue, ou dans son refus de boire de l'alcool en uniforme ? Un jour, il est rentré ivre et a cassé le bras de sa femme Estella. Depuis, il rentre chez lui le cœur moins lourd, prend le temps de parler à Estella de ses fureurs, de ses dégoûts, et de faire tourner ses fils dans ses bras. Ne cherchons pas plus loin.

Dans les nouvelles d'A. Igoni Barrett, dont Sika Fakambi restitue avec virtuosité la langue bigarrée, la puissance de l'amour ne se ma-

nifeste qu'après un long détour, une odyssée dans les rues de Lagos inondées par l'orage, entre les exactions des porteurs d'uniforme et les violences gratuites des adolescents, après la vaine quête du repas du soir. Elle prend la forme d'un

bol de potage d'igname, d'une conversation soudain amicale entre deux voisines qui s'ignoraient. Elle tient sous son emprise les créve-la-faim et ceux qui s'en sortent, les paumés et les petits malins, les gogos et les vrais amants.

Igoni Barrett n'affiche pas pour le genre humain une tendresse aveugle. Son monde est dur, il y faut de l'énergie. Son écriture en a à revendre. Et carburer à l'amour en donne plus encore.

ALAIN NICOLAS

novembre 2015

CRITIQUE LITTÉRAIRE



Literature is power

Avec *Love is Power, ou quelque chose comme ça*, A. Igoni Barrett donne des nouvelles du Nigéria. Elles sont excellentes.

PAR CATHERINE SIMON ILLUSTRATION LAURENT BLACHIER



Qu'il se glisse dans la peau d'une grand-mère, la vieille Maa Bille, jambes flageolantes et esprit vif, ou dans celle de Dimié Abrakasa, ado de bidonville, avec mère alcoolique et saletés à tous les étages, qu'il suive la journée bastonnante d'un flic de Lagos, ou celle, drolatique, d'un voyageur d'autocar, condamné à se taire pour cause de (très) mauvaise haleine, qu'il parle d'amour entre un garçon et sa cousine, ou un Noir nigérian et une Blanche sud-africaine, qu'il décrive l'attente des amants ou la fraîcheur d'une bière, A. Igoni Barrett tape dans le mille.

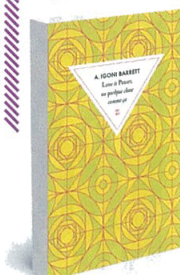
Des neuf nouvelles, qui forment le recueil *Love is Power, ou quelque chose comme ça*, habilement traduites par Sika Fakambi, seule celle qui fait le portrait d'un jeune escroc/dragueur de l'Internet (« Chasseur de rêves ») a un petit air de déjà-vu. Les histoires de *Yahoo boys* sont un classique au Nigéria. Mais voyez comment se déroule, traveling débonnaire et trivial, la journée de Maa Bille : du grand art. En trois souvenirs et deux répliques façon sitcom, Barrett épingle les mille et une tragédies de la vieillesse – *happy end* inopiné en prime. De même, les tribulations du jeune Dimié, gamin tour à tour charitable et monstrueux, sont un portrait des bas-fonds en même temps qu'un récit-uppercut sur l'affranchissement d'un fils vis-à-vis de sa mère.

Sans crainte d'écorner des tabous, le jeune nouvelliste (A. Igoni Barrett est né en 1979 à Port Harcourt) décrit, avec une précision cruelle, comment la police nigériane, qui tabasse comme on respire, rackette les automobilistes (sauf les riches) ou viole les prostituées, est composée de bons gros machos ordinaires, qui adorent leurs enfants et s'appuient, pour se supporter, sur l'amour de leurs gentilles épouses.

Pays d'écrivains et de lecteurs, le Nigéria est riche d'une longue tradition littéraire. Influence *British* oblige, le roman n'est pas le seul sport pratiqué : la nouvelle est une forme prisee – où les plus grands excellent. La star du roman nigérian, Chimamanda Ngozi Adichie, à qui l'on doit, entre autres, le très beau *Americanah* (Gallimard), s'y est essayée avec maestria. Son recueil de nouvelles, *Autour de ton cou* (Gallimard), cinglant et raffiné, est un modèle du genre. Sans oublier les talentueuses Sefi Atta (*Nouvelles du pays*, Actes Sud) ou Chinelo Okparanta (*Le Bonheur, comme l'eau*, Zoé), moins connues, mais dont le sens de l'observation et l'humour acide font merveille.

A. Igoni Barrett n'en est pas à son coup d'essai. Nouvelliste apprécié en Afrique anglophone, il a fait partie, en 2014, de la fameuse liste des « trente-neuf écrivains africains de moins de quarante ans », chaque année salués à Lagos. *Love is Power, ou quelque chose comme ça* est son premier livre traduit en français. Infatigable geyser à talents, le Nigéria demeure, avec l'Afrique du Sud, l'un des viviers parmi les plus prometteurs de la littérature africaine. *Love is Power...* le confirme avec éclat,

LOVE IS POWER,
OU QUELQUE
CHOSE COMME ÇA
traduit de l'anglais (Nigéria)
par Sika Fakambi
Zulma
352 p., 18 €





A. IGONI BARRETT, PÉPITE NIGÉRIANE

Lors de sa parution au Nigeria en 2009, *Love Is Power, or Something Like That* avait emballé la critique anglo-saxonne. Il aura fallu six ans pour que le recueil de nouvelles d'A. Igoni Barrett soit publié en français par les éditions Zulma. Dans une écriture vive – dont il faut saluer la belle traduction de Sika Fakambi – habitée par l'énergie de Lagos, et très descriptive, l'auteur né en 1979 partage avec le lecteur des tranches de vie des habitants de cette ville bouillonnante. Par un habile contraste, le recueil nous invite à entrer dans la mégapole au travers du regard, fatigué, de Maa Bille, vieille dame souffrante qui avance, non sans sagesse, dans un présent aussi insaisissable que douloureux. Dans *Love is power, ou quelque chose comme ça*, la violence est symbolique, sociale mais aussi physique. On n'en sort pas indemne. Espérons que les lecteurs francophones n'aient pas à attendre trop longtemps pour lire le premier roman du jeune écrivain nigérian, *Blackass* – l'histoire d'un Noir qui se réveille un matin dans la peau d'un Blanc –, qui vient de paraître. Car Igoni Barrett est incontestablement l'une des plumes les plus redoutables et modernes du continent. ● JEAN-SÉBASTIEN JOSSET

Love is power, ou quelque chose comme ça, d'A. Igoni Barrett, traduction de Sika Fakambi, éd. Zulma, 352 pages, 22 euros, à paraître le 3 septembre



Livres

Nouvelles En neuf récits tragiques ou drôles*, Igoni Barrett évoque la démesure de son pays à travers des personnages pris au piège du système. Captivant.

Nigeria mon (dés)amour

Par Corinne Moncel

Cette fois-ci, l'auteur est nigérian. A Igoni Barrett, 36 ans « Découvert » par les Éditions Zulma, qui défrichent et traduisent avec bonheur la génération montante d'écrivains africains anglophones. L'auteur a déjà reçu les honneurs littéraires et d'élogieuses critiques pour son second ouvrage, *Love is power, ou quelque chose comme ça*. Il y a de quoi les neuf nouvelles qui le composent sont un petit condensé souvent tragique, parfois très drôle, de la réalité urbaine du pays le

plus peuplé et l'un des plus dynamiques d'Afrique. Le plus effrayant aussi, tant y règne la démesure en tout : argent, sentiments, pouvoirs. On plonge dans le chaudron urbain des la première nouvelle (« Ce qui était arrivé de pire »). Pas brutalement, non. Précautionneusement, comme on entrerait dans une eau trop froide avant de faire quelques brasses et ne plus vouloir en ressortir. Les récits se succèdent, l'intérêt va crescendo. Est-ce l'ordonnancement subtil



ou le style de Barrett ? Les deux, bien sûr. L'auteur n'a pas son chic pour peindre des situations quotidiennes, le plus souvent de citadins démunis, mais aussi de classes moyennes, voire de très riches, où chacun compose avec l'implacable folie d'un système dont plus personne ne sait sortir, et que chacun entretient souvent à son corps défendant. Nul n'est épargné par la violence, physique ou psychologique, qui semble être la sève du corps social : ni les enfants,

ni les femmes, ni les vieux, ni les policiers, ni les étudiants, ni les cadres supérieurs, ni les hauts fonctionnaires. Que faire quand on a 14 ans et que, à peine rentré de l'école, on doit nourrir ses frère et sœur et s'occuper de sa mère alcoolique ? Surtout quand on se fait voler l'argent du repas ? Comment se regarder dans la glace quand on est un policier humilié par tant de corruption, qui cherche à oublier ses renoncements en cognant sur les autres – et sur la femme qu'on aime ? Que dire à une adolescente rebelle qui veut qu'on l'appelle Shakira ? À cette



grand-mère déclinante que ses enfants partis faire de belles carrières à l'étranger délaissent ? À ce trouble professeur jouant avec le corps et le cœur d'une lycéenne pas si innocente ? Sans doute cet « arna'cœur » sur Internet saurait-il lui répondre. Mais que rétorquerait-il à la militante sud-africaine blanche écoeurée par les comportements des humanitaires et le racisme toujours persistant à l'égard des Noirs ?

Chaque nouvelle de Barrett est l'occasion d'évoquer les maux dont souffre le Nigeria – et plus largement l'Afrique –, mais aussi l'amour qui reste le baume éternel de la condition humaine. Notre préférence est l'hilarante « Le problème de ma bouche qui sent », l'histoire d'un jeune homme à l'haleine si putride qu'il n'ose s'exprimer quand les passagers du bus ultra moderne, tombé en panne de climatisation, se divisent

pour savoir s'il faut revenir à la gare ou poursuivre le trajet. Et, bien sûr, l'histoire de « Goodspeed et Perpetua » (huitième récit), un couple dont le destin terrible et celui de leurs descendants hantent le lecteur bien après qu'il a refermé le livre. Car il a d'un coup assemblé les pièces du puzzle : la plupart des protagonistes des nouvelles de *Love is power* sont liés à ce récit fondateur, métaphore de l'histoire tragique du Nigeria. Bâtisseur virtuose, peintre brillant des sentiments, sans doute un chouïa trop descriptif, Barrett n'a pas son pareil pour enflammer l'imaginaire avec des protagonismes si réels. Un auteur qui se dévore d'une traite, dans la toujours remarquable traduction de Sika Fakambi ■

► *Love is power ou quelque chose comme ça*, Igoni Barrett
Ed. Zulma, 352 p. 22 euros



Le Nigeria qui est en nous

« Une nouvelle de bonne facture met en lumière une vérité cachée sur le monde que nous connaissons. Mais une excellente nouvelle nous fait entrer en contact avec ce que nous abhorrons, elle crée des souvenirs de choses avec lesquelles nous aurions pu jurer n'avoir aucun rapport, elle fait de nous les participants involontaires de ce que nous comprenons désormais être notre nature la plus profonde », affirme sur le site *Bookslut* Batya Ungar Sargon, qui classe le recueil d'A. Igoni Barrett dans la seconde catégorie. Barrett fait partie de cette nouvelle génération d'écrivains nigériens attentive aux bouleversements de la locomotive démographique du continent noir. Mais, comme le note Jan Gardner du *Boston Globe*, ses neuf histoires « abordent des thèmes universels. Il y a le garçon de 15 ans qui se fait passer sur Internet pour une veuve libérienne de 23 ans, le jeune homme éperdument amoureux d'une fille qui a quinze ans de moins que lui ou encore la femme qui devient l'amie de la maîtresse de son mari ».

Love is power ou quelque chose comme ça d'A. Igoni Barrett traduit de l'anglais par Sika Fakambi, *Zulma*, 352 p., 22 €



Chroniques livres Par Marine Rebut

Love is power, ou quelque chose comme ça

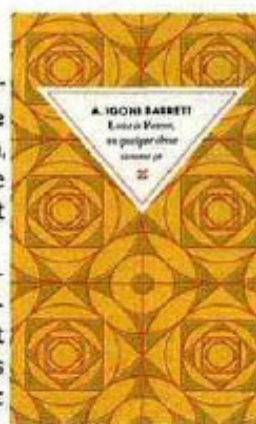
(A. Igoni Barrett)

« Elle s'était laissée distraire par ce moment d'amour avec lui, illusionnier par ce mirage de normalité. Elle s'était laissée aller à perdre de vue cette apparition, cette chose en noir et vert militaire qui prenait le pas dès qu'il revêtait son uniforme – et plastronnait comme ça de long en large, ivre de pouvoir. »

Acclamé et récompensé par la critique anglo-saxonne, l'écrivain Nigérian nous brosse un portrait haut en couleur d'un Lagos ultramoderne et bouillonnant. Loin des clichés, les neuf nouvelles que composent cet ouvrage tentent de saisir avec tendresse, réalisme et brutalité la plus grosse agglomération du continent, une mégalopole impertinente et réputée pour sa violence, son cinéma et ses extrêmes qui se côtoient.

Au menu ? Violence étatique, sexe, instinct de survie, pouvoir, supercheries et amour flirtent ensemble dans une cacophonie enivrante... Une pépite nigériane !

Édition : **Zulma**, pages : 352, prix : 22 euros





BARRETT Igoni A. **Love is Power, ou quelque chose comme ça**

Tous les enfants de la pauvre et vieille Maa Bille ont émigré, sauf une fille, égoïste et indifférente, qui habite un quartier résidentiel. Dimié survit entre une mère alcoolique, une fratrie affamée et des petits voyous qui le poussent à lapider une femme. Sanou, quinze ans, passe sa vie au cybercafé à escroquer des « gogos ». Un coup d'État prive Godspeed, haut fonctionnaire, de son emploi, de ses économies et de sa dignité.

Igoni A. Barrett, écrivain nigérian, aborde sans détour son pays et les habitants de la capitale Lagos dans leur quotidien : violence, insécurité, machisme omniprésents, misère de la population, corruption et brutalité de la police et de l'armée. Les anciens s'accrochent à leur structure familiale quand elle existe et les jeunes veulent s'en évader. Ces nouvelles, écrites dans une langue efficace souvent savoureuse, reflètent l'existence de l'amour : conjugal, filial ou fraternel, il permet d'éviter la désespérance d'un pays en pleine déliquescence, dans un climat d'impuissance et de fatalisme.

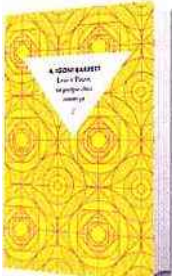
E.Ca. et M.S.-A.



Nigeria
Corruption
Nouvelle (genre littéraire)

Trad. de l'anglais
(Nigeria)
par Sika Fakambi
Zulma, 2015
346 p.
ISBN : 978-2-84304-710-7
22 €

Romans



LOVE IS POWER

BOUQUIN QUI BLUFFE

A. Igoni Barrett

Zulma, 352 pages, 22 euros

Une vieille dont les enfants se sont éloignés, detestée par les chiens et sa voisine. Un gamin, parti acheter de quoi manger à ses frères et sœur, se fait detrousser. Un policier violent et corrompu, mais plein de remords et d'amour pour sa femme et ses enfants. En 9 nouvelles parfois drôles, souvent poignantes, ce jeune auteur nous plonge dans l'effervescence de Lagos (Nigeria), agglomération aux 21 millions d'habitants. Le style est alerte et percutant, et restitue des dialogues au langage peu académique, issu du mix entre l'anglais et les dialectes. Bluffant. — **S.B.**

DR



NOUVELLES

Love is power, l'énergie nigériane

Love is power,
ou quelque
chose
comme ça,
A Igoni Barrett,
Zulma,
348 pages,
22 €



Love is Power, ou quelque chose comme ça est la nouvelle réussite de traduction de la Nantaise Sika Fakambi (Prix Baudelaire de la traduction pour *Notre quelque part*, de Nii Ayikwei Parkes) *Love is Power* est plus qu'un recueil de nouvelles sur le thème du sexe comme monnaie d'échange. Elles forment, ensemble, une exploration réaliste de la Lagos contemporaine. La traduction sert le rythme et le grain

d'image de ces textes dont l'auteur est A Igoni Barrett, né au Nigeria en 1979. Il est l'un des tenants d'une nouvelle génération d'écrivains d'Afrique anglophone : une nouvelle voix s'élève, et nous emporte aux basques d'une patrouille nocturne, nous fait vivre les atmosphères moites de checkpoints nocturnes. Nous embarque pour une virée picaresque dans un autocar bloqué dans un « go-slow » (embouteillage), en compagnie d'un jeune homme à qui chaque passager desire lui indiquer une solution pour sa « bouche qui sent ». Sans parler des études de mœurs comme « la fillette aux seins en bouton et au rire bubblegum », qui déplace Nabokov de quelques méridiens.



PROFIL

Yancouba Dieme



YANCOUBA DIEME

7 contacts
0 édition
3 billets
0 article d'édition
0 commentaire

Ses contacts

- Edwy Plenel
- Raymond Boutou
- Geoffroy de Lagasnerie
- sylvainpattieu
- Richard Bonobo
- cathy LIMINANA-DEMBELE
- kam95320

0 Réaction

 alerter

Partager

 @Envoyer

 Imprimer

Augmenter

A⁻ Réduire

THÉMATIQUES DU BLOG

Black Panthers ■ James Baldwin ■ Littérature ■
Mémoire ■ Nigeria ■ Questions raciales ■ caraïbes
■ guerre d'Algérie ■ identité ■ traduction

01 OCTOBRE 2015 | PAR YANCOUBA DIEME

Recommender 21

« Les traducteurs littéraires n'existent pas. C'est souvent ce que l'on pourrait penser en voyant la presse, les critiques littéraires, les couvertures de livres... On pourrait penser que les livres sont écrits dans toutes sortes de langues différentes comme par magie, en claquant des doigts » écrivait le Conseil Européen des Associations de traducteurs Littéraires (CEATL) en août dernier.

A chaque rentrée littéraire, beaucoup de lecteurs ne prennent aucun risque et se ruent vers leurs auteurs « préférés ». La quatrième de couverture, le titre, l’auteur, il y a beaucoup de façons d’entrer dans un livre mais quelle est la place des traducteurs dans le choix des lecteurs ? Début septembre les éditions Zulma publiaient *Love is power ou quelque chose comme ça*, un recueil de nouvelles de l’auteur nigérian Igoni Barrett, et si ce recueil est une belle première pour le jeune auteur c’est qu’il est merveilleusement traduit par Sika Fakambi. Désormais, le nom de la traductrice franco-béninoise suffirait presque à l’achat d’un livre, même quand l’auteur est inconnu et force est de constater que souvent, l’on fait de belles rencontres.

En 2014, sa traduction de *Notre quelque part* du ghanéen Ni Ayikwei Parkes, lui avait valu les Prix Laure Bataillon et Baudelaire. Ses traductions sont remarquables car elles se lisent avec les oreilles autant qu'avec les yeux et peu importe qu'on n'ait eu le temps de jeter un œil à la version originale. Sika Fakambi réussit à faire entendre les langues vernaculaires d'Afrique occidentale, chacune de ses traductions est comme une épopée linguistique.

Love is Power, ou quelque chose comme ça est un recueil de neuf nouvelles qui nous plongent dans un pays en pleine mutation. Les choses vont très vite à Lagos. Dans chaque texte, le compte à rebours est lancé, les décors s'effritent et les masques tombent. Façon Charles Dickens, Igoni Barrett, un des tenants de cette nouvelle génération d'auteurs nigériens, choisit ses personnages parmi la population la plus dégradée d'un Lagos en ébullition, une population en contact brutal avec la réalité, la misère, la violence morale ou sociale, les mauvais traitements, la maltraitance d'enfants adultes avant l'heure. La lecture de ces textes est douloureuse, révoltante, drôle. Parfois les nouvelles commencent par la fin et finissent mal. Igoni Barrett, dans ses pérégrinations, ne perd jamais le fil du récit, on s'accroche à des histoires qui brûlent par les deux bouts.

La nouvelle *Chasseur de rêves* raconte le quotidien du jeune Samu'ila, qui, au lieu d'emprunter le chemin de l'école, passe ses journées au cybercafé à multiplier les onglets sur son écran autant

MEDIAPART
L'INFO PART DE LÀ

1€

15 JOURS



15 JOURS DE MUSIQUE OFFERTS

Ecoutez gratuitement en streaming qualité CD avec Qobuz

TESTEZ-NOUS

MEDIAPART

LE MÉDIA D'INVESTIGATION

ENQUÊTES.

PARTI PRIS.

DÉCRYPTAGES.

LES DÉBATS D'IDÉES

VOUS AVEZ UNE
QUESTION ?

contact@mediapart.fr

que les rôles : une fois celui d’une veuve en manque d’amour, une autre celui « d’une jeune mozambicaine de quinze ans, vierge et disponible » dans l’espoir d’un avenir meilleur. *La forme d’un cercle parfait* est une enquête violente et sulfureuse brillamment séquencée en dix parties.

Il y a peut-être chez Igoni Barrett une influence faulknérienne dans la façon de traiter la violence. Les personnages peuplant les nouvelles sont des ventriloques agités par la fureur, des êtres qui, dans leur touchante naïveté, ne trouvent plus vraiment leur place dans ce concert de violence. Une bande de jeune tabasse puis lapide une vieille folle dont les cris d’atroce souffrance déchirent l’air de la ville. Une mère trop portée sur la boisson lacère son petit. Un mari bat sa femme dès lors qu’il endosse son uniforme militaire.

Igoni Barrett écrit depuis l’intérieur du ventre de la ville, l’intérieur du *go slow* . Il laisse voir l’intérieur des corps, l’intérieur de cette classe moyenne nigériane en pleine ascension. La traduction de Sika Fakambi aborde en filigrane la question de l’entre-langue. Elle est respectueuse dans le sens où elle résulte d’un travail anthropologique autour du langage, sur la réappropriation des gestuelles et des idiomes, sur le déplacement permanent d’une langue difficilement saisissable. On se plaît à retrouver dans cette traduction, la richesse linguistique qui a permis le succès de *Notre quelque part* et l’on ne peut s’empêcher de rire en tournant les pages de ce recueil. On rit satisfait d’entendre que Sika Fakambi l’a encore fait, qu’il reste dans son travail quelque chose d’impertinent, elle ose, jusqu’à la limite de l’admissible.

« Toi là écoute-moi et écoute moi bien, faut pas venir mettre ta bouche gâtée dans l’affaire ooo » L’usage parfois intempestif de parasites linguistiques *propres* au continent « seulement », « là » « même » ne sera pas un obstacle pour le lecteur dont l’oreille n’aurait pas été amusée par la sonorité du français d’Afrique de l’ouest.

A-t-on le « droit » d’écrire dans « cette langue-là » ? Sika Fakambi innove car, sans doute, l’oralité des textes qu’elle traduit s’y prête. Les chemins pluriels qu’elle emprunte pour atteindre la langue bouleversent sans cesse la frontière entre oralité et littérature. Ses œuvres offrent une autre façon d’envisager la littérature. S’il y a des auteurs qu’on aime suivre c’est aussi parce qu’ils sont merveilleusement portés par leur traducteur. Pourvu que la collaboration entre la jeune traductrice et Zulma dure.

Notre quelque part, Ni Ayikwei Parkes traduction de Sika Fakambi, Zulma, 2014.

Love is power, ou quelque chose comme ça, Igoni Barrett, traduction de Sika Fakambi, septembre 2015, Zulma, 22 euros.

 Ghana Littérature Nigeria Sika Fakambi. traduction

Bruxelles News

1 décembre 2015

LOVE IS POWER, OU QUELQUE CHOSE COMME ÇA

📅 1 décembre 2015 📖 Bruxelles lecture



A. Igoni Barrett fait partie de la génération montante des écrivains qui exercent au Nigeria, un pays que les intellectuels abandonnent pour effectuer de brillantes études à l'étranger et ne pas (ou peu !) y revenir. Mieux que quiconque, il décrit les recoins sordides de la capitale et des villes de province pour dresser un portrait sans aménité d'une population en proie à un chômage grandissant et à un mal de vivre, coincée entre modernité et traditions. A travers neuf nouvelles flamboyantes, il parle essentiellement du pouvoir de l'amour et de son attraction, évoquant l'exemple de ces femmes à peine nubiles qui exercent un rapport troublant avec leur corps, de ces jeunes gens qui hantent les cybercafés pour concrétiser des arnaques aux sentiments en se faisant passer pour de jolies filles sur le Net, d'un

garçon qui doit voler pour nourrir sa fratrie, des gosses déscolarisés livrés à eux-mêmes, des flics corrompus, de la prostitution et de la petite délinquance. Entre révolte et tendresse à l'égard des parias, il clame le désabusement de citoyens contraints de pratiquer la débrouille afin de joindre les deux bouts, payer le loyer et manger chaque jour. L'humour apparaît au détour d'une ou de l'autre nouvelle. Comment ne pas sourire à l'évocation de l'histoire de cet homme en route pour consulter un dentiste. Témoin d'une rixe, il préfère ne pas intervenir, persuadé de liguer tous les protagonistes contre lui ... parce que incommodés par son haleine ! LOVE IS POWER est avant tout une description d'une Afrique en pleine mutation, où la jeunesse est le levain d'un avenir meilleur, où tout reste possible et où aucun espoir n'est à ranger dans un placard obscur. La traduction de Sika Fakambi permet de se rendre compte de la richesse du verbe fort d'un auteur insuffisamment connu en Europe et dont l'écriture mêle adroitement fiction et relief sociologique.

Ed. Zulma – 348 pages

Daniel Bastié



LES LIVRES PAR LES LIBRAIRES

Love is Power

PAGE des libraires, Sarah Gastel

7 oct 2015

07/10/2015

Love is Power, ou quelque chose comme ça



A. Igoni Barrett
*Love is Power, ou
quelque chose comme ça*
Traduit de l'anglais (Nigeria)
par Sika Fakambi
Zulma
346 p., 22 €



Commander/Réserver

Lagos, ses faubourgs tentaculaires, sa population à la croissance endémique, ses fameux go-slows, ses bidonvilles sur pilotis, ses minibus jaunes, ses lumières tremblotantes, son cinéma nollywoodien... et Igoni Barrett !

Par SARAH GASTEL, Librairie Terre des livres, Lyon

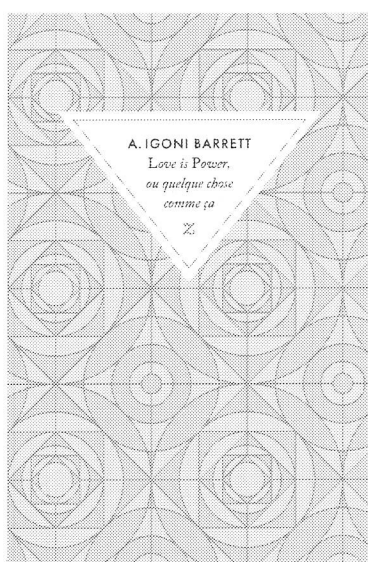
Après l'excellent *Notre quelque part* de Nii Ayikwei Parkes et le tout aussi fameux recueil de nouvelles *Snapshots*, Zulma poursuit son exploration des terres africaines, vivier de jeunes auteurs talentueux, avec la complicité de la traductrice Sika Fakambi. La littérature anglophone d'Afrique est plus vivante que jamais, et *Love is Power, ou quelque chose comme ça*, couronné par plusieurs prix prestigieux, en est une belle illustration. Avec ce recueil survolté de neuf nouvelles, A. Igoni Barrett nous plonge dans la plus grande ville du continent africain, Lagos, au Nigeria. Grâce à son écriture descriptive et nerveuse, épousant avec adresse le pouls de cette cité-monde, l'immersion est totale ! De l'odeur entêtante du gazole, aux « clameurs de cette populace à la réputation mondiale de grande gueule ». Et c'est dans ce microcosme, nourri de fureur et d'espoir, au chaos inquiétant, que l'auteur esquisse le quotidien de ses habitants. Il y a ainsi l'inoubliable Maa, une vieille femme épuisée contrainte de subir une opération des yeux et dont les conversations avec son chat émaillent le récit. Sous le regard impassible de l'animal, la vieille dame s'interroge sur l'amour de ses enfants. On découvre aussi l'espiègle Samu'ila, « spécialiste des mœurs du cyberspace », qui se fait passer pour une jeune veuve auprès d'un retraité américain afin de lui extorquer de l'argent, ou encore le policier Eghobamien Adrawus, qui se comporte en tyran, aussi bien dans sa vie professionnelle qu'à la maison. Mélangeant les milieux et les générations, l'auteur offre des variations sur l'amour, le pouvoir et la solitude, tout en explorant certaines des caractéristiques de la tentaculaire Lagos, comme la pauvreté, la violence, la corruption, etc. *Love is Power, ou quelque chose comme ça* est un livre électrique, débordant de générosité et de vitalité. Et aussi cruel que peut l'être le réel.

La Cause Littéraire

Love is power, ou quelque chose comme ça, A. Igoni Barrett

Écrit par Catherine Dutigny/Elise 23.09.15 dans *La Une Livres, Les Livres, La rentrée littéraire, Critiques, Nouvelles, Afrique, Zulma*

Les écrivains nigériens ont cette particularité de rafler avec une remarquable régularité le Prix Caine de la meilleure nouvelle en langue anglaise d'un auteur africain. A. Igoni Barrett est un écrivain nigérien de 36 ans, déjà récompensé par de nombreux prix et l'un des rares avec Helon Habila (publié chez Actes Sud) à être traduit en français.



La publication par les éditions Zulma d'un recueil de neuf nouvelles d'Igoni Barrett est une opportunité pour découvrir un univers littéraire en plein essor, vivant, actuel, et dont la remarquable qualité risquait fort d'échapper aux lecteurs francophones submergés par une production hexagonale en ce mois de septembre 2015.

Il existe des moments magiques de lecture et *Love is power, ou quelque chose comme ça* en regorge. C'est un livre que l'on laisse à portée de main une fois terminé, tant il est impossible de se détacher brutalement des récits de ce jeune auteur. Chacune de ces nouvelles possède une touche, une palette de tons qui renvoient le lecteur à des sentiments variés, parfois même contradictoires, mais toujours intenses.

Dans ce Nigeria, première puissance économique d'Afrique, les modes de vie ont subi le choc de la confrontation entre modernité et valeurs traditionnelles. Certains y gagnent, d'autres y perdent. A. Igoni Barrett a choisi de mettre ses pas dans ceux des perdants. L'acuité de son regard et la finesse de la perception des écueils de ce bouleversement nous livrent des morceaux de lecture exceptionnels.

Quand les plus brillants des étudiants partent à l'étranger obtenir des diplômes et y travailler, ils abandonnent dans le dénuement et surtout la solitude la mère vieillissante et malade. Egoïsme et désintérêt, illustrés d'une main de maître et avec une infinie délicatesse dans *Ce qui était arrivé de pire*. Les enfants déscolarisés traînent dans les cybercafés et se livrent à des arnaques comme ce jeune de quinze ans, Samu'ila, qui tente de piéger de riches américains en se faisant passer sur le net pour une jeune femme en difficulté, voire une gamine nubile dans *Chasseur de rêves* ou encore le cas de Dimié Abrakasa, quatorze ans, qui se sacrifie, affronte tous les dangers pour faire vivre sa fratrie, payer le loyer, et tenter de se faire aimer de sa mère alcoolique dans *La forme d'un cercle parfait*.

On déambule dans un Lagos aux encombrements cauchemardesques, aux faubourgs malfamés où petite délinquance et prostitution ordinaire servent d'exutoires à des flics qui abusent de leur pouvoir. On y côtoie violence et tendresse, révolte et soumission.

Sur le sordide, sur la déchéance, l'auteur jette un regard empreint de compassion sans pour autant sombrer dans le pathétique. L'émotion vibre au détour de chaque ligne, parfois le style se fait plus sec et tranchant pour dénoncer l'intolérable. Et puis surgissent quelques lignes plus loin les pointes d'humour qui adoucissent les pires situations. L'empathie avec ses héros est manifeste et produit des portraits d'une crédibilité saisissante. L'écrivain éclaire l'ombre des rues de Lagos de mille petits détails d'une précision quasi obsessionnelle, anime ses récits de dialogues savoureux, saisis sur le vif dans un « Broken english » ou pidgin, ciment linguistique populaire d'un pays aux multiples langues ethniques et admirablement traduit par Sika Fakambi.

On frôle aussi parfois la farce burlesque comme dans *Le problème de ma bouche qui sent*, où le narrateur, obligé de prendre le bus pour se rendre chez le dentiste n'ose intervenir dans un différend, son haleine risquant de faire se liguer contre lui l'ensemble des passagers, conducteur compris.

Quant à l'amour qui exerce son pouvoir sur les êtres, il vibre, déchire, asservit ou unit pour le meilleur et/ou pour le pire dans la nouvelle éponyme du recueil, dans *La fillette aux petits seins en bouton et au rire bubblegum*, *Trophée* ou encore *Gospeed et Perpetua*, une nouvelle déchirante dont l'action se situe lors du sanglant coup d'état militaire de 1966.

De l'amour certes, mais aussi des relations sexuelles où pour la femme, voire la très jeune fille, le droit à disposer de son corps reste toujours problématique.

Un amour qui peut être aussi fort que volatile, comme en témoigne *Une histoire d'allées et venues à Nairobi*, nouvelle à l'accent autobiographique.

« *Et puis nous sommes partis.*

Parce que j'ai dit que je l'aimais. Et je l'ai dit, à cet instant là, quand j'ai joui en elle. Mais l'amour, ce n'est pas le mariage, un bébé, pour toujours. L'amour, c'est que tu me rends heureux jusqu'au moment où plus du tout » (p.347).

Contrairement à ce que l'on pouvait anticiper, ce recueil échappe au sentiment « d'exotisme » tant les situations et les personnages qui le peuplent tiennent de l'universel, le tout dans un style qui épouse intelligemment son époque.

Catherine Dutigny/Elsa